

Extrait n°2 du livre :

L'homme des Hautes Combes

de

Jean-Paul Bouchet

Renseignements, autres extraits, commande sur :

<http://www.jeanpaulbouchet.fr>

La réunion

Jacques cherchait une place pour garer son Land. Jamais il n'avait vu autant de voitures sur la place du village sinon pour quelques enterrements. Suzanne allait remplir son tiroir-caisse ! Il décida d'entrer dans la cour de Bébert et de stationner devant l'étable. Il descendit prudemment pour éviter de glisser sur les bouses de vaches quand un homme, à contre-jour, l'interpella. Il ne le distinguait pas mais il reconnut sa voix. C'était un Morel des Essarts.

- Salut, Chambellan ! Tu es venu à la réunion pour savoir comment on chassait le loup ?

- Crie plus fort ! Les képis t'entendront.

Les deux paysans se serrèrent la main en riant et s'écartèrent pour laisser passer une voiture de la gendarmerie.

Jacques s'étonna :

- Quatre ! Ils sont quatre. Avec les deux voitures de la gendarmerie garées devant la mairie, le loup est bien protégé.

Ils entrèrent dans la salle des fêtes, trop petite pour accueillir une telle foule. Jacques se glissa discrètement vers le rang du fond en serrant quelques mains au passage. Une grande table était dressée sur l'estrade devant un écran. Le maire s'impatientait en regardant sa montre puis prit la parole.

- Il est l'heure de commencer la réunion, tant pis pour les retardataires. Tout d'abord, je remercie tous les intervenants qui ont répondu à notre invitation et qui vont débattre sur ce

sujet si préoccupant qu'est la présence du loup dans le canton. La coexistence pacifique d'un grand prédateur avec les éleveurs de notre commune est...

Une voix gouailleuse l'interrompt.

- Et avec les moutons, il est pacifique ?

Le maire sourit.

- Je comprends ta réaction qui est normale pour un président du syndicat des jeunes agriculteurs. Je souhaite seulement un débat serein. Tu auras la parole en temps voulu et chacun pourra s'exprimer. Je vous signale que la soirée sera suivie d'un vin d'honneur convivial pendant lequel vous pourrez vous entretenir plus personnellement avec nos invités. Je vais procéder aux présentations. À ma droite monsieur Pascal, représentant de la préfecture, puis notre ami Gilles Tournier, le lieutenant de louveterie bien connu, et monsieur l'adjudant Putas de la brigade de gendarmerie.

Le gradé haussa les épaules.

- Vous seriez aimable d'éviter de prononcer toutes les lettres de mon nom.

Une onde de rires étouffés parcourut la salle.

- Excusez-moi ! À ma gauche monsieur Barbet, chef de service départemental à l'office national de la chasse et de la faune sauvage ainsi que monsieur...

Un homme penché sur un ordinateur portable leva la tête.

- Joly !

- C'est ça ! Monsieur Joly qui est un scientifique, responsable du réseau d'observation des grands prédateurs et qui va ouvrir le débat en nous exposant les principaux aspects de la biologie du loup. Je lui laisse donc la parole.

- Je voudrais bien intervenir mais j'ai des problèmes avec mon vidéoprojecteur. Je ne peux pas l'allumer.

- La lampe a grillé ?

- Non ! C'est au niveau du cordon d'alimentation. Le témoin lumineux reste éteint. La prise de courant est-elle fonctionnelle ?

- Oui ! Bien sûr ! Je n'ai pas vérifié mais...

Le maire eut un doute.

- Attendez ! Je vais demander à la femme de ménage.

Il se leva sur la pointe des pieds et gesticula en criant pour couvrir le brouhaha naissant

- Camille !

- Quoi ?

- Quand tu as passé l'aspirateur, cet après-midi, il marchait ?

- Ben oui ! Sinon j'aurais balayé.

- Ce n'est pas ce que je voulais dire. La prise de courant de l'estrade, derrière monsieur Joly, fonctionnait-elle ?

- Qui c'est monsieur Joly ?

- C'est le monsieur qui s'occupe du projecteur.

- Ben ! Moi, je n'avais pas de problème avec l'aspirateur.

- Certainement mais c'est moins pratique pour passer une vidéo. Es-tu sûre de l'avoir branché à cette prise tout à l'heure ?

- À toutes les prises ! Pour faire la salle, je suis obligée.

- Camille, réponds à ma question ! Es-tu sûre d'avoir branché ton aspirateur à cette prise ?

- Ben, oui ! Si je l'avais branché à une autre, je n'aurais pas eu assez de fil pour faire l'estrade.

- Merci !

Le maire se tourna vers monsieur Joly :

- Camille est pleine de bon sens. C'est ce qui la sauve. Il est évident que c'est votre cordon d'alimentation qui est défectueux.

L'adjudant de gendarmerie se leva pour prêter main forte aux naufragés de l'informatique :

- Vous avez des problèmes ?

Dans la salle, le public s'impatientait. Un spectateur anonyme donna son avis à son voisin goguenard, suffisamment fort pour en faire profiter toute l'assistance.

- Tu vois Pierrot quand tu as une brochette de fonctionnaires sur l'estrade, c'est la catastrophe assurée. On n'est pas prêts de rentrer.

Le gendarme fit semblant de ne pas entendre et eut brusquement une idée de génie.

- Vous avez pensé à vérifier la prise ? Si ça se trouve, elle déconne.

Le maire s'énerva brutalement.

- On ne vous a pas attendu pour envisager cette éventualité. Je vais la tester sur-le-champ.

Le délégué de la préfecture tentait d'échapper aux quolibets en bavardant avec le lieutenant de l'ouvèterie. Jacques Chambellan souriait à chaque réflexion désobligeante. Une jeune femme, coiffée d'un foulard à larges carreaux, assise à côté de lui, semblait beaucoup s'amuser. Elle lui demanda.

- C'est tout le temps comme ça chez vous ?

- Non ! Je pense que certains en font un peu trop. C'est le loup qui chauffe la salle. Ça va tourner en eau de boudin dans peu de temps. Ce n'est qu'un début. Il y en a qui vont faire le gros dos.

- Vous croyez ?

- Oui !

Le maire, rouge d'émotion, passa derrière l'estrade en entrechoquant l'aspirateur contre les pieds de chaises. Il le posa devant la prise électrique, tira sur le fil, le brancha et appuya rageusement sur l'interrupteur sans déclencher le moindre ronronnement. Il jura, gesticula puis cria pour attirer l'attention de Camille qui bavardait avec sa voisine. Elle le vit enfin.

- Pour mettre en route l'aspirateur, il suffit d'appuyer sur le « ON » de la grosse touche noire ?

Elle le regarda, les yeux écarquillés par la surprise.

- Pourquoi ?

Il sautilla d'excitation.

- Peux-tu répondre à ma question sans m'en poser une autre.

- Ben ! Vous n'allez pas faire le ménage maintenant !

Un éclat de rire parcourut la salle. Le délégué de la préfecture frappa dans ses mains.

- S'il vous plaît ! Puis-je avoir le silence ?

Il dû répéter plusieurs fois son invitation et put enfin parler :

- Comme vous le constatez un problème technique nous empêche de respecter l'ordre du jour. Ce n'est pas grave en soi car nous pouvons aborder directement le second volet de cette réunion d'information, c'est-à-dire les aspects législatifs et préventifs. Vous l'avez appris par la presse qui a abondamment traité ce sujet, un loup a fait son apparition dans votre canton. C'est une espèce protégée par la convention de Berne du 19 septembre 1979 ainsi que par les directives européennes du 21 mai 1992 et du 27 octobre 1997. Un arrêté du...

Un homme rougeaud au fond de la salle lui coupa la parole :

- Ça ! On le sait qu'il est protégé. On ne va pas réveiller là-dessus. Dites-nous plutôt ce qu'on va faire quand il s'attaquera à notre bétail.

- J'y viendrai. Laissez-moi continuer. Je comprends votre préoccupation. Ne brûlons pas les étapes !

- D'accord, j'attendrai de me faire bouffer quarante moutons comme chez les Guinchard.

- J'insiste sur le fait que des tirs d'effarouchement ont été autorisés et...

Une voix tonitruante s'éleva au fond de la salle. Le public reconnut le grand Gresset, planté debout comme un coq sur ses ergots.

- Et alors ? Vous croyez que c'est ça qui lui a coupé l'appétit ? Un loup devient végétarien quand il entend péter un coup de fusil ? Dites plutôt qu'on déplace le problème chez les voisins, c'est-à-dire chez nous. Moi, quand j'effarouche un sanglier, c'est quand je le manque et je ne le fais pas exprès !

Un brouhaha suivit. Jacques rit en voyant la tête du fonctionnaire de la préfecture. C'était bien une réflexion à la Gresset ! La femme au foulard se pencha vers lui.

- Vous avez raison, les esprits s'échauffent. Qui est ce chasseur ?

- J'ignore son nom. Il m'est arrivé de le croiser mais sans engager une conversation avec lui.

Le discoureur qui, visiblement, n'était pas habitué à la contradiction, reprit ses esprits.

- Je vous signale que les dégâts du loup sont indemnisés et...

Un vieillard, rouge d'indignation, se leva en pointant sa canne sur les intervenants comme s'il les braquait avec un fusil. Jacques fut surpris car il ne pensait pas que le colonel Monge assisterait à la réunion.

- Je vous attendais messieurs. Les indemnités, les subventions, les subsides ! Les paysans vont en crever. Pensez-vous

qu'ils travaillent pour nourrir les lynx et les loups ? Non seulement vous les obligez à vendre à perte leurs produits en les gavant de primes pour qu'ils ne descendent pas dans la rue, et maintenant vous leur volez leur droit fondamental de défendre leurs cultures et leurs troupeaux. Un droit acquis à la Révolution ! Vous les avez asservis. Des serfs ! Ces hommes libres sont devenus sournoisement les mendiants de l'Europe. Vous polluez, à coup de lois, de directives ou de circulaires, la plus belle profession, celle qui nourrit les hommes. L'histoire vous jugera.

Un silence d'approbation suivit. La femme au fichu se tourna vers Jacques.

- Il n'a pas tout à fait tort. Vous le connaissez ?

- Pas vraiment, il habite à Pontarlier ou à Morteau.

Le maire monta sur l'estrade. Il tremblait de colère et s'empara d'un micro :

- Mesdames, messieurs, j'ai découvert l'origine de la panne électrique qui empêche monsieur Joly d'utiliser le vidéoprojecteur. Une personne mal-attentionnée a enlevé le fusible des prises. C'est une honte ! C'est un acte inqualifiable ! Un sabotage odieux qui nous prive d'un débat constructif. J'ai résolu ce problème et désormais...

Il se retourna. Effectivement, sur l'écran, un loup, assis sur un rocher regardait avec confiance les spectateurs.

Trois hommes du premier rang se levèrent et se dirigèrent vers la porte. L'adjudant Putas s'étonna :

- Attendez ! Ça va commencer !

Jacques reconnut les frères Mesnier. Ce fut Johann, l'ainé, qui justifia la désertion.

- Quand on était petits, notre mère nous lisait le petit chapeyron rouge, alors on sait tout. On va boire un coup chez Suzanne. On reviendra, peut-être, après, pour le vin d'honneur.

Un éclat de rire parcourut la salle. La femme au fichu s'amusait bien, ses yeux pétillaient.

- Ils sont drôles. J'ai l'impression d'être dans un autre monde. Ils sont du village ?

- Non ! Ils exploitent une ferme dans la vallée.

- Je note qu'ils ont une culture littéraire assez limitée. Les contes de Perrault ! Ils ignorent aussi ce qu'est un vrai débat démocratique.

Jacques la taquina et se pencha vers elle en la regardant dans les yeux.

- La démocratie ! À votre avis, qu'est-ce que c'est ?

- Vous le savez bien !

- C'est-à-dire ?

Elle s'étonna :

- En démocratie, chacun a le droit de s'exprimer, de donner son opinion, de... enfin vous voyez bien !

Jacques rit.

- Nous n'avons pas la même définition. Pour moi, la démocratie c'est tenir compte de l'avis de tous et notamment des personnes les plus exposées. Donner la parole est une chose, écouter et exécuter les décisions du peuple en est une autre. Si...

Jacques se tut. Le colonel Monge gesticulait en montrant, sur son revers de veste, sa rosette de la Légion d'Honneur.

- Oui, monsieur le délégué de la préfecture, vous avez peut-être la même décoration que moi ! La mienne ne m'a pas été remise pour avoir poussé la chansonnette ou pantouflé dans l'administration.

Le fonctionnaire s'énerva :

- J'ignore qui vous êtes mais vous risquez un an de prison et quinze mille euros d'amende pour incitation à la destruction d'une espèce protégée.

- C'est une broutille. Savez-vous ce que risquaient les maquisards de Failles-en-Montagne ? Les Allemands, aussi, étaient des espèces protégées. Bonne fin de soirée ! Je vais boire un coup chez Suzanne.

Jacques se leva et tendit la main à la jeune femme. Elle parut surprise.

- Vous partez ? Vous ne voulez pas voir le film ?

- Je déteste la propagande scientifique. Quand on a lu dans sa jeunesse « Le loup et les trois petits cochons » on sait qu'il vaut mieux avoir une maison en pierre. Ce n'est pas mon cas.

- Vous vivez dans un chalet ?

- Non ! Dans une antique ferme en bois.

- A quel endroit ?

- Dans la montagne.

Elle n'insista pas. Il passait de rang en rang, tapant sur des épaules en riant. Un homme rougeaud l'avait interpellé par son nom : Chambellan ! C'était bien lui ! La salle se vidait peu à peu. Il attendait son tour pour franchir la porte de sortie. Il l'avait regardée... Ce n'était pas un simple coup d'œil anodin que l'on jette machinalement quand on quitte un lieu. C'était volontaire. Il s'était dressé sur la plante des pieds pour mieux la voir.

Le maire essaya de contenir le flot des déserteurs.

- Mesdames, messieurs, le film va commencer. Il est prévu un vin d'honneur après le débat. S'il vous plaît !

Personne ne l'entendait ou ne voulait l'entendre. Il chercha rapidement un argument choc.

- Le vin d'honneur ! En plus, ici, c'est gratuit. C'est la commune qui l'offre.

Un impertinent lâcha :

- C'est tout de même le contribuable qui paye !

Le maire se laissa tomber sur sa chaise. Une dizaine de spectateurs bavardaient en attendant le film.

Suzanne s'affolait en servant la gentiane.

- Je ne vous attendais pas si tôt. On peut dire que vous n'avez pas traîné. Camille ! Tu peux t'occuper des cafés ? Seule, je vais avoir du mal.

Jacques s'approcha du colonel Monge qui lui posa la main sur l'épaule, tout en lui serrant la main. Le regard des deux hommes en disait long autant sur leur sympathie que sur leur complicité.

- Je suis heureux de vous voir, Jacques.

- Moi, aussi mon colonel. Félicitation pour votre intervention ! Je constate que vous chargez toujours à la tête de vos hommes. J'aimerais vous rencontrer au château.

- Quand vous voulez ! Je suis libre demain toute la journée.

- Je préférerais cette nuit. Vous comprendrez pourquoi. Je ne peux pas, ici, vous en dire plus.

Le militaire retroussa sa manche.

- Vingt-deux heures dans ma cour, ça vous va ?

- C'est entendu !

Les deux hommes se sourirent. Le colonel ajouta malicieusement en jetant un regard circulaire :

- Il serait peut-être préférable que l'on ne nous voie pas trop longtemps ensemble. N'est-ce pas ?

- Absolument ! À tout à l'heure mon colonel !

Jacques se retourna. Michel attendait la fin de la conversation. Il lui tendit un verre de gentiane et ajouta :

- Tu es surpris, n'est-ce pas ?

- Oui ! Tu ne m'avais pas dit que tu viendrais à la réunion.

- C'est vrai ! J'ai changé d'avis en cours de route. C'était l'occasion de revoir, d'un coup, toutes les familles du village.

- Celles que tu ne rencontrais qu'aux enterrements !

- C'est vrai ! Mais avec plus d'ambiance ! J'ai retrouvé ma jeunesse et l'atmosphère électrique des réunions électorales qui se terminaient toujours ici. Je revoyais ton grand-père sur l'estrade, le conseiller général Magnin qui en prenait plein les bretelles, Suzanne, la passionaria des petits commerces et des cafés de campagne. Je suis heureux de revivre ces grands moments. J'ai l'impression que rien n'a changé et que rien ne changera.

- Tu aurais dû te placer à côté de moi. À deux, c'est plus drôle !

- Certainement pas ! Je t'ai vu en galante compagnie à côté d'une jolie femme et je ne voulais pas m'immiscer entre deux sourires affectifs.

Jacques s'étonna :

- Je lui souriais ?

- Plutôt ! Tu semblais ravi. Vous vous amusiez bien.

- C'était involontaire ou inconscient car c'est précisément le genre de gonzesse à fuir.

Michel écarquilla les yeux :

- Pourquoi ?

- Parce que c'est une taupe !

- Une taupe ! Des taupes comme elle, beaucoup de jardiniers aimeraient en voir batifoler sur leur pelouse. Comment ça une taupe ?

Jacques rit :

- Une espionne, une écolo délatrice. En résumé, une nana qui cherche à s'infiltrer dans le village pour recueillir des infos sur le tueur du loup.

Michel était éberlué.

- Tu n'es pas un peu parano ?

- Pas du tout ! Elle n'a pas cessé de me poser des questions sur l'identité de chaque personne qui intervenait, peu ou prou, dans l'exposé du type de la préfecture. C'était systématique. J'ai remarqué aussi qu'elle connaissait ce monsieur Joly. Elle a échangé quelques paroles avec lui. Je crains fort que cette gonzesse ne réussisse. Elle dénichera toujours un vieux garçon pour tout balancer sans même passer dans son lit.

- Tu crois ?

- J'en suis certain. Les mouchards, je les sens à un kilomètre. Ce doit être génétique.

Michel le taquina

- Probablement ! Si des générations de Chambellan ont réussi à passer à travers les mailles des filets, c'est que la souche s'est sélectionnée naturellement. Les plus maladroits disparaissaient sans avoir eu le temps de se reproduire.

Jacques l'approuva en riant.

- C'est la théorie de l'adaptation. L'évolution va toujours...

Un homme en veste de chasse l'interrompt d'une bourrade.

- Comment qu'il va notre électricien ? Bravo Chambellan pour le coup des fusibles ! Il fallait y penser.

Jacques protesta en badinant :

- Non, Gresset ! Ce n'est pas moi !

- menteur ! Je n'insiste pas. C'était bien joué.

- Je t'assure que ce n'est pas moi. Je n'aurais pas de honte à l'avouer. Quelqu'un d'autre a eu cette idée géniale à ma place.

Je vieillis. C'est bien triste. Juste une petite mise en garde : as-tu remarqué une femme coiffée d'un fichu sur la tête dans le pur style écolo ou bohémien ?

- Vaguement ! Je l'ai vue mais je ne me souviens pas de ses traits.

- Elle est assez séduisante et elle fait tout pour l'être. Méfie-toi d'elle ! C'est une balance qui est à la pêche aux informations. Elle t'a vu intervenir dans le débat. Elle m'a demandé ton nom et...

Jacques regarda attentivement la vitrine.

- Elle arrive. Fais très attention ! Elle a des yeux à faire damner un vieux célibataire endurci comme toi.

La femme au fichu poussa la porte et survola du regard l'assistance. Gresset rit :

- Quand on parle du loup... Rassure-toi ! Pour me faire parler, il faudrait me passer sur le corps.

- C'est bien ce qui m'inquiète. Je m'en vais. Bonne soirée !

Jacques alluma son portable : encore un petit quart d'heure et il verrait passer la Toyota du colonel. Il remonta son col, il faisait froid dans son Land-Rover. Le petit bosquet à la sortie du village était une bonne planque pour voir sans être vu. Le château des Monge ! Tous les villageois appelaient ainsi cette maison de maître qui dominait la vallée parce que c'était la plus belle bâtisse de Failles-en-Montagne. Elle datait du dix-huitième siècle et témoignait de la richesse passée de cette vieille famille de scieurs et de forestiers. L'amitié des Monge et des Chambellan était indéfectible depuis plusieurs générations. Les Monge sciaient et les Chambellan coupaient. C'était ainsi et la règle était immuable car basée sur une estime réciproque que rien n'avait corrompue. Jacques se souvenait

d'Adrien Monge et de son épouse Lucie. Elle recevait toujours le grand-père Delphin au salon. La bonne apportait le café mais c'est la maîtresse de maison qui assurait le service. Elle l'intimidait et c'est à peine s'il osait lever les yeux pour admirer les trophées de chasse africains accrochés aux murs de pierre. Elle lui passait tendrement la main sur la joue en souriant et l'invitait à le suivre pour lui faire découvrir toutes les espèces animales que son fils, militaire dans les colonies, avait épinglées à son tableau de chasse. Jacques s'extasiait devant les grands koudous, buffles, phacochères et autres antilopes, mais ce qui l'impressionnait le plus, était une tête naturalisée de lion qui ouvrait férocement la gueule en exhibant une dentition impressionnante ayant probablement broyé plusieurs indigènes avant que le chasseur ne mette fin aux exactions du fauve. La séance d'histoire naturelle terminée, elle lui remplissait un verre de limonade et lui proposait des croquets. Des croquets ! Jamais, auparavant, il n'avait entendu ce mot. Il l'avait fait répéter plusieurs fois avant de comprendre que c'étaient les biscuits disposés en éventail sur un plateau. Elle souriait en permanence. C'était une très belle femme que les années n'avaient pas flétrie et d'une rare élégance. Ce qui l'étonnait le plus, c'était un camée représentant un portrait de déesse, suspendu par un ruban noir au ras du cou. Elle lui avait expliqué que ce bijou lui avait été offert par son fils et qu'il avait été fabriqué dans un coquillage. Un jour, elle lui posa une question :

- Que veux-tu faire quand tu seras grand ?

Il répondit :

- Comme mon grand-père !

- C'est-à-dire ?

- Paysan, chasseur, bûcheron et passeur aussi !

Elle éclata de rire et lui caressa tendrement la joue. Elle s'adressa alors à Delphin.

- Il est adorable. Avec lui, la relève des Chambellan est assurée.

Grand-père hocha la tête :

- Il m'aide déjà bien. Ce sera un bon gars. Il apprend vite mais il n'aime pas l'école. Il serait toujours premier s'il voulait étudier.

Madame Monge fit semblant de le gronder.

- C'est très important l'école ! Il faut absolument te forcer si un jour tu veux avoir une bonne situation.

- Mais j'en sais assez. Je traie les vaches, je pose des collets à grive, je connais aussi les champignons. Je mène le cheval. Je pêche des truites. Bientôt, je saurai tout.

Delphin approuva :

- Ça c'est vrai ! Dis à madame Lucie le vrai nom d'une peau de souris !

- Un tricholome terreum ou tricholome couleur de terre.

Adrien Monge éclata de rire.

- Commencez déjà par préciser à mon épouse qu'une peau de souris est le nom local d'un champignon de la forêt.

Le grand-père conclut :

- Il lit tout ce qui lui tombe sous la main, même le dictionnaire. À mon avis, ce sera quelqu'un... comme son père.

Des phares éclairèrent les sapins. Jacques reconnut au bruit du moteur la Toyota du colonel. Il actionna le démarreur et attendit qu'il fût passé sur le chemin communal pour le suivre. Le portail du château était ouvert et Jacques gara son Land derrière les anciennes écuries.

Monsieur Monge l'attendait sur le perron.

- Entrons et ne parlons pas trop fort pour ne pas réveiller la gouvernante !

Ils entrèrent au salon. Le colonel lui désigna, d'un geste, un fauteuil devant la cheminée et lui chuchota la question rituelle :

- Gentiane ou prunelle ?

- Prunelle pour changer !

- Vous avez beaucoup distillé cet hiver ?

- Non, cent litre de gentiane ! Le temps s'y prêtait. Avec un bon mètre de neige, un rat de cave n'aurait pas pris le risque de s'aventurer aux Hautes Combes. Le seul problème, c'est la consommation qui baisse d'année en année. Cent litres, c'était la commande annuelle de Suzanne, du temps de mon grand-père. Si elle m'en prend deux bonbonnes cette année, j'en serais bien heureux.

Ils entendirent une voix aigüe :

- C'est toi Edmond ? Tu viens au lit ?

Le colonel s'empressa de répondre :

- Oui ! C'est moi et je ne suis pas seul. Chambellan est avec moi.

Jacques avait du mal à masquer un sourire. Monsieur Monge s'en aperçut.

- Ça vous amuse, n'est-ce pas ? Le mystère qui tient en haleine la commune depuis cinquante ans est enfin résolu : le colonel couche avec sa gouvernante ou plus trivialement, pour reprendre le vocabulaire des habitués de chez Suzanne : le colon se tape la bonniche. Vous êtes le seul à le savoir.

Jacques plaisanta :

- Rassurez-vous ! Je ne divulguerai pas le secret.

Le colonel eut un geste las.

- J'en suis bien persuadé mais je ne suis pas sûr que les amours ancillaires d'un vieillard comme moi alimentent encore les conversations.

Il se dirigea vers la montée d'escalier.

- Vous pouvez venir, Mariette. Vous m'avez obligé à passer aux aveux.

Jacques entendit des pas sur le parquet, une porte grincer puis une voix tremblotante :

- Je descends pour vous servir le café. Excusez-moi ! Je pensais que vous étiez seul.

Monsieur Monge poussa, du pied, une bûche dans la cheminée et soupira.

- Le tutoiement en public n'était pas admis dans ma famille. Mariette s'est pliée à cette règle. Elle reprend le vouvoiement en même temps que son dentier. Tout n'est qu'habitude ! Que me vaut l'honneur de votre visite ?

- J'ai deux services à vous demander. Je risque de subir une perquisition dans peu de temps. Il serait plus prudent que mon alambic soit chez vous. Je l'amènerais dans la bêtaière et...

- Accepté ! Deuxième service ?

Mariette, rougissante, traversa le salon en robe de chambre. Jacques remarqua ses longs cheveux blancs sur ses épaules. Il ne l'avait jamais vue autrement que coiffée d'un chignon et cette vision lui paraissait impudique. Elle l'embrassa puis jeta à son amant un regard autant fautif que furtif. Elle balbutia :

- Préférez-vous une tisane ou un café ?

Le colonel traduisit :

- Encore une petite gnôle avec le café ?

- Avec plaisir ! Pour en revenir à la deuxième faveur, mon grand-père m'avait dit que vous aviez caché chez vous ses armes de résistant. Il craignait une perquisition avec toutes les

conséquences qui découleraient de la découverte d'armes de guerre chez lui. Vous les avez toujours ?

- Bien sûr ! Elles sont soigneusement rangées dans le four à pain. Je vous en avais parlé après le décès de Delphin. Je ne me souviens plus exactement des circonstances qui l'ont poussé à me les confier.

Mariette, depuis la cuisine, précisa :

- C'était en automne 1962, après l'attentat du Petit-Clamart quand Delphin avait passé en Suisse des membres de l'OAS.

Le colonel pâlit. Il fixa d'un regard glacial, insupportable, la gouvernante qui traversait le salon en portant un plateau de tasses. Il ne la quittait plus des yeux. Elle s'approcha de la petite table puis son visage se figea. Elle balbutia :

- Qu'est-ce que j'ai dit ?

- Des insanités !

L'officier reposa brutalement son verre.

- Que vous ai-je déjà dit ?

Elle ne répondit pas. Ses lèvres tremblaient. Elle était au bord des larmes et faisait pitié. Elle parvint à articuler quelques phrases :

- C'était pour vous rendre service... Vous ne vous souveniez plus...

- Vous saurez, Mariette, que je ne suis pas encore gâteux. Le trou de mémoire est une manière élégante d'éviter les questions que poserait un interlocuteur attentif. Il est préférable de dire, à titre préventif, que l'on ne se souvient plus plutôt que de prendre un air penaud en souhaitant garder le secret. J'aimerais ne pas avoir à vous le répéter. Votre intrusion maladroite dans cette conversation sur un sujet aussi grave, est inadmissible.

Jacques décida de mentir pour sauver la gaffeuse :

- Rassurez-vous, monsieur Monge ! Mon grand-père m'avait parlé de cette affaire.

Le colonel soupira :

- Nous avons hébergé deux de mes frères d'armes pendant quelques jours en attendant le moment propice pour franchir la frontière.

Il finit son verre et sourit enfin.

- Par loyauté, je ne partageais pas leurs convictions mais l'amitié forgée au combat est inaltérable. J'ai eu la chance de les commander en Algérie et je ne pouvais pas leur refuser ce service. C'est moi qui ai demandé à Delphin de les faire passer en Suisse. Je l'avais prévenu des conséquences qui pouvaient résulter d'une arrestation. Je m'étais engagé à me dénoncer en cas d'échec. Votre grand-père m'a simplement demandé de mettre ses armes de guerre en lieu sûr pour lui éviter des problèmes en cas de perquisition.

Mariette avait rempli les deux tasses de café. Elle esquissa un sourire et murmura.

- Bonne nuit, messieurs !

Le colonel répondit :

- Dormez bien ! J'espère que ma réprimande ne perturbera pas votre sommeil.

- Je vous remercie.

Il attendit qu'elle monte les escaliers.

- Elle a toutes les qualités mais elle peut se montrer maladroit quand elle ignore la gravité de certaines situations.

- Les armes ! Qu'est-ce que mon grand-père avait exactement ?

- Une Sten, un P 38 et deux Mauser. Ils sont en parfait état, bien graissés, enveloppés dans une couverture et planqués dans un endroit sec. J'ai vérifié leur bon fonctionnement,

l'année dernière quand je les ai changées de cache. Elles étaient au grenier et j'avais décidé de faire contrôler ma charpente. Je ne souhaitais pas que les artisans les découvrent par hasard.

- Et les munitions ?

- Je n'en ai pas fait l'inventaire exact mais à mon avis vous pourrez faire quelques cartons.

- Elles datent, tout de même, de plus de soixante-dix ans !

- Je ne pense pas que ce soit un problème. La poudre est quasiment inaltérable. Il suffit de faire un essai.

Le colonel tendit son bras vers un râtelier sur lequel une dizaine de fusils et de carabines s'alignaient.

- Si vous avez un doute, servez-vous ! Je ne chasserai bientôt plus et je préfère les savoir entre vos mains.

Jacques rit.

- Certainement pas ! Ce serait dommage. Je vais commettre un crime aux yeux de certains et l'arme va finir au fond d'une faille inaccessible. La balle mortelle sera expertisée, il faut donc qu'elle ait été tirée par un fusil fabriqué en des millions d'exemplaires pour égarer les balisticiens. Vous comprenez ?

Le colonel hocha la tête.

- Le loup est donc là ?

- J'en suis sûr ! Vers la frontière, j'ai vu des pas dans la neige qui ressemblaient à ceux d'un grand chien. Je ne peux pas affirmer que ce soit le loup mais j'ai surtout remarqué l'absence de chevreuils et de chamois. Je n'ai trouvé aucune carcasse mais j'ai l'impression que la montagne est déserte. Avant-hier, au milieu de la nuit, mes chiens ont aboyé. J'ai pensé qu'un renard venait les narguer en rôdant autour de l'enclos. Je me suis levé car ce n'étaient pas leurs hurlements de rage habituels. C'était bizarre. J'ai allumé la lumière. Les

plus téméraires allaient et venaient, sautaient après le grillage, poussaient un jappement puis se réfugiaient au fond des niches. Flambeau, le poil dressé sur le dos et la queue entre les jambes, grognait en regardant fixement la lisière. Il avait peur. Un chien aussi ardent après les sangliers, il avait la frousse ! Je suis entré dans le chenil pour le rassurer et aussitôt tous les autres se sont précipités autour de moi pour chercher une protection. Il est certain qu'ils avaient éventé le loup.

Le colonel finit d'un trait son verre de gentiane.

- Comment allez-vous procéder ?

- Je n'ai pas encore réfléchi à la stratégie. Il faut simplement que je me tienne prêt pour agir le moment venu. Je suis le seul éleveur de moutons de la commune et je ne veux pas attendre qu'il m'en bouffe quarante comme chez Guinchard. Je préfère le préventif ! Dans un mois, je mène mes bêtes aux champs, je veux dormir sur mes deux oreilles. J'en profite pour vous dire qu'à la réunion, j'ai beaucoup apprécié votre tirade sur les indemnités et autres lots de consolation. Un bon berger est avant tout un homme qui aime ses moutons. L'argent ne suffit pas à compenser son désespoir de voir son troupeau se faire décimer chaque jour.

- Je suis très sensible à votre compliment. J'aurais préféré qu'un paysan évoque ce point de vue à ma place et monte au créneau.

- Ceux qui pensent comme vous ne tiennent pas à se faire remarquer. Ce ne sont pas toujours les meilleurs rapprocheurs¹ qui tiennent le ferme².

¹ Chien qui suit la piste d'une bête de chasse qui est passée depuis longtemps.

² Chien qui fait front à un sanglier qui ne veut pas se déplacer.

- Vous avez raison. Venez avec moi et allons chercher l'arme du crime !

Le colonel se leva douloureusement en s'appuyant des deux mains sur sa canne. Il sourit.

- Mon petit souvenir d'Algérie me revient en mémoire tous les soirs. Ma pension militaire ne suffit pas, non plus, à compenser certaines séquelles.

Le paysan le suivit jusqu'à une petite pièce qui servait de souillarde. Monsieur Monge ouvrit la porte du four à pain puis tapota sur une couverture.

- Servez-vous !

Jacques tira à lui le tissu puis glissa ses mains sous le paquet qu'il déposa sur la table. Il déplia un bord et les armes apparurent. Il écarta la Sten, saisit un Mauser et en ouvrit la culasse. Il semblait en parfait état. Il appuya le pouce sur la lame du chargeur, elle s'enfonça, il relâcha la pression et elle remonta en place à la hauteur du canon.

Le colonel approuva :

- Le ressort est la seule pièce susceptible de mal vieillir. C'est le modèle M 98 K. Savez-vous combien de Mauser ont été fabriqués dans le monde ?

- Des millions !

- Cent-deux millions exactement !

- C'est incroyable ! Deux me suffiront. Je les cacherai dans la forêt dans des endroits différents. Je limiterai ainsi mes déplacements, arme à l'épaule. Et les balles ?

- Elles sont aussi dans le four à pain. En passant ton bras et en tâtonnant, vous devriez trouver une boîte à chaussures. Méfiez-vous ! Le fond peut lâcher.

Jacques passa sa tête par la petite porte et alluma son briquet. La flamme éclaira un carton qu'il fit glisser vers lui sans

le soulever. Il en ôta le couvercle : les munitions étaient alignées sur plusieurs rangs. Le colonel en saisit une et en observa attentivement le culot.

- C'est bon ! Vous êtes bien équipé.

- Je vais faire tout de même un petit essai en remontant aux Hautes Combes. Je veux être certain qu'elles pètent.

- C'est une sage précaution. Il est inutile de passer des nuits à l'affût pour l'enfumer.

Jacques arrêta son Land sur la crête qui dominait le village. Il prit un Mauser, ouvrit la culasse pour garnir le chargeur de deux balles puis la verrouilla. Les phares éclairaient une vieille souche de foyard. Il visa et tira. Le bruit de la détonation, répercuté par l'écho, gronda dans la vallée. Le vieux colonel avait raison. Il sourit.

- Bonne nuit, messieurs !

Monsieur Joly entra précipitamment dans la salle des fêtes en criant :

- Vous avez entendu ?

Le maire s'étonna :

- Entendu quoi ?

- Un coup de feu ! Quelqu'un a tiré.

L'adjudant Putas et le lieutenant de louveterie se levèrent d'un bond et se précipitèrent vers la porte, suivis du délégué de la préfecture. Ils remarquèrent, devant chez Suzanne, un

groupe de badauds qui parlaient fort en riant. Gresset ordonna :

- Vos gueules ! Regardez de l'autre côté ! Les cognes débarquent. Laissez-moi faire !

Le gendarme arriva vers eux.

- Vous avez entendu un coup de fusil ?

Gresset prit un air dubitatif en soulevant sa casquette pour gratter ce qui lui restait de cheveux.

- Coup de fusil... coup de fusil... c'est difficile à dire. Je ne peux rien affirmer et quand on ne sait pas, il vaut mieux se taire.

- Je vous pose cette question car monsieur Joly aurait entendu un coup de feu.

- Ça c'est vrai ! Ça a pété !

- Donc vous avez entendu, vous aussi.

- Oui, pourquoi ?

L'adjudant s'énerva.

- Parce que je vous ai posé la même question quelques secondes avant et vous m'avez répondu que vous ne saviez pas.

- Alors là pardon, mon général ! Vous m'avez demandé si j'avais entendu un coup de fusil. A vrai dire, je sortais de chez Suzanne, j'ai été surpris par la détonation et je ne peux pas dire si c'était un coup de fusil ou un coup de carabine. Ce n'est pas évident. C'est au deuxième tir qu'on peut faire la différence, on prête plus attention.

Monsieur Joly arriva avec le maire. Il pointa du doigt les faïsses qui surplombaient le village.

- Ça venait de là !

Le délégué de la préfecture demanda à Gresset :

- Qui habite à cet endroit ?

- Personne ! C'est trop escarpé.

- Et sur le plateau au-dessus ?
- Ce sont les Hautes Combes. Le coup de fusil n'a pas été tiré là mais de la côte en face. On entend toujours mieux l'écho.
- En clair, on ne peut rien affirmer sur la localisation exacte du tir ?
- Vous avez tout compris.

Le colonel Monge emballa la Sten dans la vieille couverture en souriant. La balle avait soixante-dix ans et pas une ride ! Jacques devait être pressé d'essayer ses munitions !

- Tu as entendu ?
- Que fallait-il que j'entende, Mariette ?
- Il y a eu comme un coup de fusil.
- C'est classique pendant l'engourdissement du premier sommeil. Les hallucinations auditives sont fréquentes. Dormez bien !